

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA
Gazette des Familles
CANADIENNES ET ACADIENNES.

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ECONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 3. Québec, 30 Mars, 1872. No. 12.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

SOMMAIRE.

Notre publication—Dixième entretien sur la famille—Le culte de la bonne sainte Anne en Canada—Chronique—Faits Divers—Agriculture—Feuilleton : La Cloche du Père Trinquet.

Notre Publication.

Le présent numéro était sous presse, quand un terrible incendie est venu fondre sur l'établissement des MM. Brousseau et réduire en cendres bâtisse et imprimerie. Comme rien n'a pu être arraché à la voracité des flammes, notre manuscrit comme les pages imprimées ont été anéantis, et il nous a fallu recommencer notre travail, comme si rien n'eût été fait ; voilà ce qui explique le retard apporté à l'envoi de ce numéro. Mais cet inconvénient n'est pas le seul que nous ayons eu à souffrir. Nous avions dans le même établissement au moins cinquante collections complètes de la seconde année et deux cents copies surnuméraires, depuis le commencement de la troisième année, qui, toutes ont été détruites. Cette perte, qui est pour nous considérable, devra engager

tous les retardataires à se hâter de nous venir en aide, en nous payant tous leurs arrérages. Sans doute que notre perte est insignifiante comparée à celle des MM. Brousseau qui s'élève à \$40,000, mais, pour ceux qui connaissent nos faibles ressources, il leur sera facile de comprendre qu'elle nous met dans une gêne réelle.

Dixième entretien sur la Famille.

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

Deuxième devoir.—L'Instruction.—Après la première communion.

UN PÈRE A SES ENFANTS.

(Suite.)

Mes chers enfants, je vous entends me dire : “ Nous voulons, à tout prix, être fidèles aux résolutions que nous avons prises de recourir souvent aux sacrements de pénitence et d'eucharistie ; mais, faibles comme nous sommes, comment pouvons-nous espérer la victoire, là où tant d'autres ont fait naufrage ? ” J'ai cherché la réponse à cette question, mes bons amis, et je suis heureux de vous annoncer que je l'ai trouvée.

D'abord, vous savez que vous ne pouvez demeurer fidèles à aucune de vos promesses, sans le secours de Dieu. Notre Seigneur nous l'assure : “ Sans moi, nous dit-il, vous ne pouvez rien, absolument rien. ” Mais, avec lui, on peut tout, absolument tout ? Quel est donc le secret d'avoir toujours l'aide de Dieu ? La voici : Dieu est notre père, n'est-ce pas ? Eh ! bien, il est un être qui dispose, comme il lui plait, du cœur de ce bon père ; et nous pouvons disposer du cœur de cet être en maîtres. Vous étiez loin, sans

doute de vous croire si puissants. C'est pourtant là, une grande vérité. Mais quel est donc cet être qui commande ainsi au Créateur de toutes choses, et si bon, qu'il met sa puissance à notre disposition, ce même aux ordres des plus petits enfants ? Cet être, cette personne, votre cœur l'a divinisé ; c'est l'incomparable Marie ! c'est la Mère Immaculée de Jésus ! Personne ne l'a jamais invoquée sans ressentir les effets de son immense pouvoir.

Qu'il est suave, délicieux, admirablement beau, le spectacle qui se présente à nous, lorsqu'élevant nos regards vers le ciel, nous contemplons, assise près de l'Éternel, près du Dieu fort et terrible dont la main lance la foudre, et dont le regard fait trembler l'univers, une douce Vierge, au regard plein de bonté et de tendresse, dont le Tout Puissant accomplit les moindres désirs avec un respect filial ; une douce Vierge que nous pouvons appeler notre sœur, notre mère, et qui nous aime plus qu'une sœur aime son frère, plus qu'une mère aime son fils !

A cette vue, avec quels transports devons nous mêler notre voix à celle des pontifes et des rois, des justes et des pécheurs, des riches et des pauvres, des vieillards et des enfants qui s'élèvent des quatre coins du monde, et qui tous les jours encore, se mêlent aux concerts des anges, et ne cessent de répéter, depuis dix-huit siècles : " Je vous salue, Marie ! Vierge, mère de Dieu, je vous salue ; Vierge toute puissante, je vous salue ; Reine des hommes et des anges, je vous salue ; Santé des infirmes, je vous salue ; Refuge des pécheurs, je vous salue ; Espoir du genre humain, je vous salue !

Que craignez vous, maintenant, mes chers enfants ? Jetez-vous entre les bras de Marie. Qui pourra arracher des bras d'une mère toute puissante, l'enfant

de sa tendresse ? Je dis l'enfant de sa tendresse ! mais, comment pourrai-je vous décrire la tendresse de Marie pour vous ? Comment vous dire sa prévoyance, ses soins, sa sollicitude, sa clémence maternelle ? où trouver des termes de comparaison assez forts ?

Voyez cette mère à qui le ciel vient de donner un enfant ; vingt fois le jour, elle l'embrasse ; elle le baise, elle le presse tendrement contre son cœur ; elle le nourrit, elle le berce, elle l'endort, elle le charme par ses chants ! Ses pensées, ses instants, ses affections sont pour son ange. Le jour, elle veille assise auprès de son berceau ; la nuit, elle se lève à tout instant, pour s'assurer si rien ne lui manque, pour appaiser ses cris, satisfaire ses désirs. Son enfant est pour elle, la richesses, les fêtes, le bonheur, le monde entier, etc.

Cette mère aime bien son enfant, n'est-ce pas ? Mais Marie nous aime encore bien davantage.

Voyez cette autre mère dont l'enfant est malade ; elle souffre elle-même toutes les douleurs du petit être auquel elle a donné le jour. Elle mêle ses larmes aux siennes ; leurs soupirs et leurs sanglots se confondent. Veilles prolongées, soins pénibles etc., rien ne lui coûte. A nul autre, elle ne veut céder sa place au chevet de son petit malade ; elle ne veut s'en rapporter qu'à son cœur de mère, du soin de son enfant.

Cette mère aime bien son enfant, n'est-ce pas ? Mais qu'est-ce que cet amour comparé à celui de Marie, pour nous ?

Voyez cette autre mère au regard inquiet, au front soucieux, à la physionomie mélancolique ; son fils est en voyage. Vous lui parlez, elle ne vous écoute pas ; mais parlez lui de son fils, vous la voyez sortir

d'une profonde méditation ; elle était sur les traces de son enfant, elle suivait chacun de ses pas. En l'interrogeant, vous verrez qu'elle supporte avec lui la fatigue de la route, la chaleur du jour, la fraîcheur de la nuit. Si elle mange, elle se demande s'il n'a pas à souffrir de la faim ; si elle est au lit, elle s'inquiète s'il pourra prendre son repos. Elle entend au loin le bruit de ses pas, le son de sa voix, les battements de son cœur. Quand reviendra-t'il ? voilà la question qu'elle ne cesse de s'adresser. Elle compte les heures, les minutes, les secondes. Si le moment du retour approche, elle est à chaque instant, à la porte ou à la fenêtre. Au moindre bruit, elle se lève, elle interroge tous les passants, elle s'avance sur la route, elle regarde au loin, pour voir si elle ne l'apercevra pas.....Elle voit dans le lointain un homme dont elle ne peut distinguer les traits..... Son cœur l'a reconnu,....elle hâte le pas...Les voilà dans les bras de l'autre.....leurs larmes se confondent.....

Cette mère aime bien son enfant, n'est-ce pas ? Mais, Marie nous aime bien davantage !

Voyez encore cette autre mère qui paraît nourrir un grand projet et dont le cœur paraît partagé entre la crainte et l'espérance. Son enfant a fait une faute qui va aigrir son mari ; elle voudrait obtenir le pardon de cette faute, elle cherche les moyens d'arriver à cet heureux résultat. Voilà la porte qui s'ouvre, voilà le père qui entre. Elle va à sa rencontre, elle lui sourit, elle lui adresse des paroles de tendresse, et elle entre en cause. Pendant qu'elle plaide avec toute l'éloquence que lui inspire sa tendresse, le petit coupable se tient derrière elle, attaché à sa robe, le père menace ; mon ami, lui dit-elle, pense que c'est un enfant il n'y retournera plus.

n'est-ce pas, mon petit que tu seras bien sage ? " Oui, maman, " murmure plus bas le jeune coupable, en essuyant une grosse larme. Le père est attendri, il pardonne, et grâce à l'intercession de cette mère, l'enfant échappe au châtement.

Cette mère aime bien son enfant, n'est-ce pas ? Mais, qu'est-ce que cet amour auprès de celui de Marie pour nous ?

Oui, Marie nous aime mille fois plus que la plus tendre des mères n'aima jamais son enfant. Ce que je viens de balbutier, sur la puissance et la tendresse de Marie, et sur la confiance enfantine avec laquelle, nous devons, dans toute les circonstances où nous nous trouvons, recourir à elle, je vais le résumer, dans le fait suivant, dont un de mes amis et moi nous fûmes les heureux témoins.

Un jour, après avoir traversé une grande savane, comme nous étions accablés de chaleur, nous nous arrêtâmes au pied d'un grand arbre, et nous nous assîmes sur la mousse. A peine étions-nous dans cet endroit, qu'un petit bruit vint frapper nos oreilles. Au même instant, nous aperçûmes, à une vingtaine de pas de nous, un *sarigue* accompagné de six petits sarigans. Le sarigue est un animal qui, par sa taille, a quelques rapports avec le lapin. A notre aspect, il s'arrêta tout à coup, et fit entendre un petit cri. A ce cri, sa famille alarmée entra précipitamment dans une espèce de sac, que cet animal a sous le ventre. Aussitôt le sac se referma, et la tendre mère s'enfuit vers l'arbre voisin, sur lequel elle grimpa avec une grande agilité. Arrivé à une grande hauteur, cet intéressant animal se voyant hors de danger, ouvrit son sac, et ses nourrissons sortant l'un après l'autre furent se promener tranquillement sur les branches. A ce spectacle, nous joignîmes les mains, et nos yeux

s'élevant plus haut que la cime des arbres, dans la splendeur des saints, notre foi découvrit Marie, et la première parole qui vint se placer sur nos lèvres, fut celle-ci : Admirable providence, qui a voulu nous démontrer une fois de plus, par le fait d'un petit animal, *que l'asile le plus sûr est toujours le sein d'une mère*, et que ce qui venait de se passer sous nos yeux, peut nous donner une faible idée de ce que la Vierge Immaculée fait pour nous, chaque fois qu'un danger nous menace.

A ce récit, les enfants tombèrent à genoux, et s'écrièrent dans un saint transport : " Oh ! qu'elle est grande, qu'elle est bonne, qu'elle nous aime la mère que nous avons dans le ciel ! Toujours, nous nous tiendrons pressés contre son cœur !

Le culte de la bonne sainte Anne en Canada.

(Suite.)

XXIII

En l'année 1684, Charles Landeron, fils du sieur Etienne Landeron, habitant de Québec, âgé de 14 ou 15 ans ou environ, étant demouré presque aveugle et obligé de quitter ses études qu'il faisait au Collège des Révds. Pères Jésuites, retourna chez ses parents, où il tomba malade. Il fut obligé de se mettre entre les mains des chirurgiens ; et, se voyant en danger de perdre tout-à-fait la vue, qui diminuait de jour en jour, sans recevoir aucun soulagement, et ayant peine à se pouvoir conduire, il se recommanda à Ste. Anne et y fut voué par ses parents qui le menèrent à son église du Petit-Cap, dans la croyance que Dieu lui redonnerait la vue. Ils le laissèrent entre les mains pour en prendre soin. Je lui fis faire une neuvaine, que j'accompagnai de neuf messes. Cet

enfant y fit paraître tant de dévotion, de piété et de confiance, que tout le monde en était édifié. Non content de cette neuvaine durant laquelle il commença à se mieux porter, il redoubla sa confiance en sainte Anne. Dieu voulant encore quelque chose de lui, il recommença une autre neuvaine, et me pria de la continuer avec lui, promettant de venir tous les ans à l'église de sainte Anne, le jour de sa fête, pour la visiter et lui rendre ses humbles actions de grâces; s'il plaisait à Dieu, par son moyen, de lui redonner la santé comme il l'espérait. Il dit qu'il ne s'en retournerait pas à Québec et ne sortirait pas de son église, qu'elle ne lui eût accordé cette grâce, tant était vif le désir qu'il avait d'être guéri. Ce qui arriva, car cette grande Sainte eut tellement agréable la prière et la confiance qu'avait en elle cet enfant, que d'abord il parut en lui quelque chose d'extraordinaire: il vit, pendant quelque intervalle de temps, aussi clair qu'il avait jamais fait. Ensuite de quoi sa vue se fortifia de jour en jour, et il recommença à lire et à écrire, de sa propre main, à sa mère, voyant et distinguant, au-delà du fleuve, les maisons de l'île d'Orléans, éloignée de la dite église d'environ deux lieues. Enfin, avant que de s'en aller de Sainte-Anne, il reçut parfaite guérison.

Il a recommencé ses études, et se porte mieux que jamais. Ce qu'il a attesté véritable, avec moi, témoin oculaire de ce miracle.

XXIV

En la même année, Jeanne Verdon, femme d'un nommé Picard, habitant de Lavaltrie, ayant perdu l'esprit pendant un long temps, fut amenée à Sainte-Anne par son mari et sa mère, où elle reçut parfaite guérison.

XXV

La même année 1684, la Sœur Denis de l'Annonciation, religieuse hospitalière de Québec, ayant presque perdu la voix et la parole, fit une neuvaine à sainte Anne et reçut parfaite guérison.

XXVI

En l'année 1686, Monsieur de Varennes, gouverneur des Trois-Rivières, incommodé depuis plusieurs années; et notamment de la goutte qui lui causait de grandes douleurs, et l'empêchait de marcher, vint à Sainte-Anne pour y faire une neuvaine. Il était accompagné de sa femme aussi fort incommodée et infirme depuis plus d'un an, sans pouvoir rien faire, ni s'appliquer à rien. Ils avaient aussi amené avec eux un enfant de 7 à 8 ans, pareillement incommodé d'une descente. Tous se sont trouvés fort soulagés et en bonne santé, lorsqu'ils s'en sont retournés, m'ayant assuré, depuis, de la continuation du mieux qu'ils avaient éprouvé par la grande confiance qu'ils ont eu en cette grande Sainte.

(Signé),

THOMAS MOREL, Prêtre Missionnaire,
et Chanoine de l'Eglise cathédrale
de Québec.

Outre ces merveilles que nous venons de rapporter sur l'autorité de M. Morel, on pourrait encore en citer d'autres opérées dans le même temps et depuis ce temps-là. Il dit lui-même dans son recueil qu'il a connaissance de beaucoup d'autres miracles qu'il touche seulement en général en disant " qu'un grand nombre de personnes s'étant vouées à sainte Anne, ont été secourues miraculeusement, les unes sur le point d'être abimées dans les flots, les autres sur le point de succomber sous le poids des maladies et des infirmités, les remèdes humains étant impuisants." Nulle année, depuis ce temps-là, où la bonté de Dieu n'ait éclaté par quelque prodige. Si on consulte les personnes âgées qui ont demeuré sur les lieux, on verra que du temps de leurs pères et du leur, il s'est toujours opéré des miracles en cette église de Sainte-Anne.

On pourrait, sans crainte, ajouter aux merveilles dont on a fait le récit, la guérison miraculeuse de Marguerite Boutin de Montréal, opérée en cette église,

le 20 juillet 1775, qui a eu pour témoins des personnes de Montréal, de Québec, et de cette paroisse en très-grand nombre. Sa béquille est en cette église.

(Signé)

P. R. HUBERT, Curé.

Le 15 Avril 1768.

Tous ces miracles ont été transcrits du recueil de M. Môtel par nous Curé de la dite paroisse de sainte Anne du petit cap de Beaupré.

P. R. HUBERT.

GUÉRISON DE MARIE-JOSEPHE ARQAND OPÉRÉE EN L'ÉGLISE DE SAINTE-ANNE LE 5 AOÛT 1768.

La guérison dont je veux ici faire le récit, ayant été opérée sous mes yeux, en présence de personnes dignes de foi, dans une église que Dieu a rendue plusieurs fois remarquable par nombre de prodiges, par l'intercession d'une sainte, qui, dans toute l'église, fait la consolation des affligés, m'a paru une de ces choses qu'on ne peut oublier sans ingratitude, ni laisser ignorer sans indifférence ou mépris des bontés de Dieu. Le terme de guérison, dont je fais le titre de ce que je vais rapporter, pourrait peut-être faire croire que je voudrais ici juger d'une chose qui n'est nullement de ma compétence. Ce n'est pas cependant mon dessein ; je ne veux uniquement que citer ce dont j'ai été témoin, ou dont j'ai en mains des preuves certaines, et cela pour éviter les justes reproches de ces personnes qui goûtent toujours avec plaisir le récit des merveilles du Tout-Puissant, quand la vérité les appuie, et que les preuves n'en sont point suspectes. Quelques-uns des curés, mes prédécesseurs, s'étant fait un devoir de mettre sous les yeux des fidèles une partie des merveilles que Dieu a opérées en cette église, par l'intercession de sainte Anne, et plusieurs personnes de mérite en ayant reçu favorablement le recueil, j'ai cru que ce devait être pour moi un motif de n'en pas négliger la continuation, lorsque les miséricordes

du Seigneur fourniraient une matière à ce dessein. Dans ce que je vais rapporter, deux choses m'ont paru également certaines, la maladie considérable d'une personne, et la guérison de cette même personne. La maladie ayant été longue, dangereuse, et même jugée de nature à ne pouvoir être traitée avec espérance de guérison, a eu autant de témoins que la paroisse de Deschambault a d'habitants, qui tous ont cru, sur le jugement des médecins et des personnes connassantes, que le mal était incurable. M. Ménage, curé de Deschambault, M. De La Gorgendière, seigneur, m'ont fait l'honneur de m'écrire et de me marquer le fond de la maladie, la manière dont elle a été traitée, et ce qu'on a pensé de la malade. Ce qu'ils m'ont déclaré s'accorde parfaitement avec la déposition que m'en avait faite la malade elle-même, et ne laisse assurément aucun lieu de douter de la maladie ; et pour en faire connaître l'origine, le progrès, je vais transcrire ces deux lettres. Le nom seul de ceux qui les ont écrites est un garant fidèle de la vérité.

LETTRE DE M. DE LA GORGENDIÈRE, DU MOIS DE JANVIER 1769, TRANSCRITES PAR NOUS CURÉ DE STE. ANNE.

Monsieur,

Un de mes habitants, nommé Alexis Létourneau, me dit dernièrement que vous seriez flatté d'être parfaitement instruit sur la maladie de Marie-Joséphte Arcand, femme d'Honoré Lavoye, qui s'est trouvé guérie, par l'intercession de sainte Anne, l'été dernier. Je fais serment que ce que je vais vous exposer est véritable. Marie-Joséphte Arcand est une femme de probité, d'exemple, pieuse s'il y en a dans la paroisse, incapable de mentir dans une chose pareille. Dans le mois de novembre 1767, elle fut attaqué d'une douleur dans les deux jambes et dans les cuisses, si violente, qu'elle devint tout-à-fait impotente ; les jambes lui enflèrent extraordinairement. Au commencement de décembre, je fus la voir ; je la trouvai couchée par terre, ne pouvant rester dans son lit. Une de ses

jambes avait désenflé, et elle était dans des douleurs affreuses. Je vins à Québec, je parlai à M. Dubary, qui me promit de se transporter à Deschambault, si on l'envoyait chercher. Lorsque je fus de retour, vers la fin de janvier, je fus chez elle ; elle venait de recevoir le Saint Viatique. Je lui fis consentir à envoyer chercher M. Dubary, ce qu'elle fit. Il la trouva mourante, sa cuisse et sa jambe avaient une aulne moins deux doigts de grosseur. C'était digne de pitié de voir les douleurs qu'elle endurait. Il lui fit une incision, et ordonna, si cela se fermait, d'en faire d'autres, ce que l'on a fait pendant trois semaines. Je pense qu'il lui a sorti plus de sept pots d'eau de ces incisions.

Pendant ce temps là, M. Ménage lui a donné le bon Dieu deux fois, tout le monde comptant tous les jours pour le dernier de sa vie. Elle fut dans cet état là jusqu'au mois de mai, où il semble qu'elle allait mieux, sa jambe étant diminuée, mais tous les nerfs retirés, ne pouvant pas poser la jambe, ni même la remuer. Elle se fit porter à l'église où elle reçut son Sauveur. J'ai été la voir plusieurs fois dans le lit, voulant lui donner quelques espérances que je n'avais pas, la voyant dans un état affreux. Elle me disait que ses douleurs commençaient à augmenter, qu'elle ne pouvait plus y résister.

On lui avait fait des béquilles, mais elle ne pouvait s'en servir que dans la maison pour se délasser. Il faut remarquer que l'autre jambe commençait à être attaquée, lorsqu'elle prit la résolution d'aller à sainte Anne. Vous savez Monsieur, ce qui s'est passé à son arrivée : on a chanté le *Te Deum* dans cette église, ce qui marque que personne n'a douté que la guérison ne fut miraculeuse. Au bout de huit jours, elle vint à pied me remercier. Je pleurai de joie et je remerciai tous les jours sainte Anne. Elle se porte bien, et tout en elle nous fait bien croire que Dieu a opéré en sa faveur un miracle. Priez Dieu etc.

[A continuer.] (Signé) DE LA GORGENDIÈRE.

CHRONIQUE.

MGR. DEMERS.—SES MISSIONS.

(Suite.)

“ La récitation des prières commençait après la messe, et se continuait jusqu'à midi ; et elle recommençait ensuite, à une heure de l'après-midi, pour finir à quatre. Une partie du temps était employée à expliquer le symbole et les grandes vérités de la religion. Mais, comme les femmes et les enfants n'entendaient pas tous le français, et comme il y avait même diversité de langage parmi les premières, il y avait au moins deux interprètes pour transmettre la parole du missionnaire aux personnes que l'on voulait instruire. Le temps des instructions a duré trois semaines, pendant lesquelles grand nombre de femmes et d'enfants ont appris le signe de la croix, l'offrande du cœur à Dieu, le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, dans leur langue.

“ Le soir se faisaient la prière, des lectures de piété, ou la narration de traits édifiants, le chant des cantiques, la récitation des réponses de la messe

“ Dans l'espace d'un mois, le missionnaire a fait là 74 baptêmes, 25 mariages, et a entendu les confessions de tous les adultes

“ A Vancouver, les missionnaires se mirent à l'œuvre en arrivant, et au bout de quelques jours, ils ont pu faire la prière en commun, qu'ils faisaient suivre d'une lecture de piété et du chant de quelques cantiques. Là, M. Demers a pu se mettre au fait, en peu de temps, d'un certain langage, appelé *Jargon* dans le pays. Là, encore, on faisait deux catéchismes par jour, et on a introduit la récitation du chapelet. La pratique de cette dévotion, en l'honneur de la Sainte-Vierge, a été commencée à la Colombie, dès les premiers jours, après l'arrivée des missionnaires, et fait espérer de beaux résultats, pour le succès de la mission. Pendant que M. Demers instruisait les sau-

vages, le soir, M. Blanchet instruisait les Canadiens qui sont occupés tout le jour au travail, et montrait aux jeunes gens, à lire en français. C'est après ces exercices qui se prolongeaient jusqu'à neuf heures du soir, que les missionnaires entendaient les confessions des gens du travail à qui leurs occupations ne permettaient pas de se présenter, dans le cours de la journée. Il est aisé de voir qu'ils étaient loin d'être désœuvrés.

“ Le fort Vancouver, où il a été fait, dans cette première visite, 41 baptêmes, est situé au nord de la Colombie, à 33 lieues de l'océan Pacifique, dans une prairie de quelques cents arpents, environnée d'une épaisse forêt. Ce fort renfermait à cette époque 96 canadiens engagés au service de l'établissement. Dans le voisinage, habitait une population sauvage d'environ 300 âmes. Le Dr. McLaughlin qui était gouverneur de la Compagnie, depuis déjà 14 ans, a rendu d'immenses services, sous le rapport religieux aux Canadiens qui y étaient employés. C'était lui qui leur faisait la prière, le dimanche. Dans une école soutenue à ses frais, l'on enseignait par ses ordres, les prières et le catéchisme, en français, le dimanche et la semaine, aux femmes et aux enfants des catholiques. Il y encourageait aussi le chant des cantiques, aidé en cela par sa dame et sa demoiselle, auxquelles cet exercice plaisait beaucoup. Il faisait lui-même, tous les huit jours, l'examen de son école, qui a formé plusieurs élèves capables. C'est à cet homme précieux que la religion devait tout ce que les missionnaires ont trouvé de bien à leur arrivée à Vancouver. De même, les Canadiens de Wallamotte et de Cowlitz, lui étaient redevables de tous les avantages temporels dont ils jouissaient.

Voici maintenant quelques détails qui servirent à l'intelligence de ce qui nous reste à dire ; nous les empruntons encore, aux récits de nos missionnaires : “ La Compagnie du Nord-Ouest possédait alors 28 établissements à l'ouest des Montagnes-Rocheuses, pour la traite de la pelleterie avec les sauvages. 300

blancs, presque tous catholiques, étaient employés au service de ces établissements. La population, y compris les femmes et les enfants, formait une congrégation catholique d'environ 900 âmes. Le nombre de sauvages qui assistèrent d'abord aux instructions de nos missionnaires, pour se préparer au baptême, fut de 150 environ. Le premier de ces établissements est la *Maison des Lacs*. Les sauvages qui se trouvaient à ce poste, attendaient depuis longtemps les robes noires que les voyageurs canadiens leur avaient annoncées. Ces infidèles accueillirent nos missionnaires comme les envoyés de la *bonne nouvelle*. Ils accoururent au devant d'eux, et après les avoir entendus, ils s'empressèrent d'emporter leurs enfants pour les faire baptiser, afin disaient-ils ; " de rendre leurs cœurs bons et d'en ôter le péché. La moisson, parmi ce petit troupeau, fut abondante.

Le *Fort Colville* vient ensuite. Là encore, nos apôtres furent reçus avec de grandes démonstrations de joie. Les chefs de cinq nations différentes s'y rendirent pour assister à leur arrivée. A peine eurent-ils aperçu les berges qui portaient les missionnaires, que tous, hommes et enfants accoururent sur le rivage pour les recevoir, et s'empressèrent de leur serrer la main, pour leur témoigner la satisfaction qu'ils éprouvaient de les voir parmi eux. Là, encore, la divine semence tomba dans une terre bien préparée, et produisit des fruits abondants.

Au *Fort Ohanagan*, nos missionnaires trouvèrent les mêmes dispositions chez les sauvages qui vinrent les écouter, et les laisser, persuadés que pour en faire de fervents chrétiens, il suffirait de leur apprendre ce qu'il faut faire pour le devenir.

Au *Fort Wallowalla* ou *des Nez-percés*, les infidèles témoignèrent la même satisfaction de voir les robes noires.

Le *Fort Vancouver* est surtout habité par les Téhinouks. Avant l'année 1830, ils formaient la nation la plus nombreuse comme la plus riche de toute cette

partie du continent qui s'étend depuis ce fort jusqu'à l'Océan Pacifique. Aussi étaient-ils fiers et hautains vis-à-vis des autres nations. Mais, à cette époque survint une maladie désastreuse, connue sous le nom des fièvres tremblantes, qui fit parmi eux de si terribles ravages, qu'elle en moissonna, à peu près, les neuf-dixièmes. Brûlés et dévorés par l'ardeur de la fièvre, ces malheureux allaient se jeter à l'eau, dans l'espérance d'y trouver du soulagement, et n'y trouvaient qu'une mort aussi prompté que certaine. Le fléau dont Dieu a frappé ces infortunés sauvages, à cause de leur vie abominable, est revenu, depuis, les visiter tous les ans.

La langue des Tchinauks est d'une difficulté presque insurmontable, mais ils entendent le *jargon* au moyen duquel les blancs peuvent se faire comprendre d'eux assez facilement. Ce jargon qui est composé de 350 à 400 mots empruntés à différentes langues, était, après trois mois d'étude, familier à M. Demers. Il le possédait au point de pouvoir expliquer le catéchisme, de faire des instructions aux catéchumènes, sans être obligé d'écrire ce qu'il avait à leur dire. Pour graver plus aisément, dans leur mémoire les vérités de la religion, M. Demers les a traduites dans ce langage, et les a adoptées à des airs de cantiques que les catéchumènes chantent pendant la célébration du saint sacrifice. Il a aussi traduit en *jargon* le signe de la Croix, la manière de donner son cœur à Dieu, et les autres prières du soir et du matin.

(à continuer.)

FAITS-DIVERS.

LE VER DE L'IVROGNE. — *Ce qu'il contient.* — Le péché d'ivrognerie chasse la raison, noie la mémoire, amène les infirmités, efface la beauté, diminue la force, corrompt le sang, enflamme le foie, affaiblit le cerveau.

transforme l'homme en hôpital vivant, cause des lésions internes, externes incurables ; ensorcelle les sens, damne l'âme et vole la bourse ;—est le compagnon du mendiant, le malheur de la femme et la ruine des enfants. Il assimile l'homme à la brute, et le rend son propre meurtrier. Qui boit à la santé d'autrui, détruit la sienne propre ! La source de tout mal est l'ivrognerie.

—Il est assez intéressant de constater les progrès du catholicisme aux Etats-Unis. En 1784 il n'y avait qu'un évêque, 15 à 20 prêtres et 150,000 catholiques.

En 1808 il y avait 68 prêtres et 600,000 fidèles.

En 1840 le nombre des catholiques s'élevait à 3,000,000. Enfin nous avons les chiffres suivants pour l'année 1872 : Archevêques et évêques 62, prêtres 4456, fidèles 12,489,600, sur une population totale de 41,588,000, ce qui fait, comme l'on voit, une proportion d'environ 30 pour 100.

—Au printemps deux nouvelles manufactures doivent s'établir à New-Liverpool, près de Québec : une de papier dont les travaux sont déjà commencés, une autre pour faire des moulins à coudre. La compagnie devant fonder cette dernière est organisée : dix personnes en font partie et le capital est de \$20,000. Nous croyons savoir que notre ex-concitoyen. M. L. I. Boivin, favorise beaucoup ce mouvement. Il est l'un des plus zélés et actifs partisans ou promoteurs de ces nouvelles manufactures.—*Courrier de St. Hyacinthe.*

—Nous apprenons que l'hon. John Le Boutillier, ci-devant député du comté de Gaspé au parlement du Canada-Uni et, maintenant conseiller législatif, a renoncé au protestantisme pour embrasser le catholicisme. M. l'abbé Bonneau, aumônier de l'Archevêché de Québec, a reçu son abjuration.

—Nous accusons réception d'une brochure de l'hon. J. C. Taché, intitulé le recensement du Canada pour 1871.

AGRICULTURE.

CAUSERIE.

Le curé et ses habitants.

LES SECRETS DE PETIT PIERRE.—L'ENGRAIS HUMAIN.

M. le curé.—Mes bons amis, si tous les cultivateurs savaient mottro de côté leurs préjugés, à l'égard de l'engrais humain, et savaient lui donner autant d'importance que lui en donnèrent les élèves de l'Ecole d'Agriculture de Ste. Anne, en 1864, à coup sûr, il ne se perdrait pas une seule parcelle, de cet engrais précieux. Autant pour vous égayer que pour vous inspirer le courage de marcher sur leurs traces, je vais vous raconter la scène dont j'ai été un des heureux témoins.

Le jour où il fallait livrer l'assaut aux latrines de cette institution, pour enlever leur contenu et le transporter sur le champ, fut pour tous un jour de fête et de réjouissances, et la plus folle et franche gaieté ne cessa de régner parmi eux. Les chercheurs d'or les plus avides n'ont jamais saisi la pelle et la pioche avec plus d'empressement. On eut dit autant de fils de famille, appelés à partager une riche succession, ou à briser la serrure d'un coffre-fort, rempli de l'or le plus pur. Mais, malgré l'entrain général, le tout fut exécuté avec solennité. Le doyen de la joyeuse bande adressa à ses condisciples un discours de circonstance, qui fut souvent et chaleureusement applaudi, puis un chant analogue au genre d'occupation, fut entonné avec force, puis répété en chœur, et l'ouvrage commença. Dans aucune autre circonstance, peut-être, nous n'aurions entendu plus de bons mots, de quolibets, d'allusions fines, d'anecdotes spirituelles, mais toujours honnêtes. On eut dit que les mains favorisés sous le rapport intellectuel, avaient fait provision d'esprit, pour ce jour là. Puis,

à tout moment, on entendait des bruyants éclats de rire, qui annonçaient, assez souvent, qu'un infortuné s'était *coupé* la main ou le pied, dans la lutte. La fin de l'ouvrage fut un digne perdant du commencement. Les inconvénients que les odeurs désagréables réservent à l'odorat, doivent être comptés pour peu de chose, quand on s'amuse si bien.

Les habitants.—Voici, sans doute, une belle histoire, bien faite pour nous réconcilier avec l'engrais humain, mais, M. le curé, cette réconciliation serait parfaite, si vous pouviez nous faire connaître un moyen simple et sûr, de détruire les odeurs ; car, on a beau dire et beau faire, ça ne sent toujours pas la rose.

M. le Curé.—Ce moyen sûr et simple, je vais vous le suggérer. Le voici : Prenez de la terre forte ou de la tourbe ; fait les sécher et réduisez les en poudre ; prenez ensuite de cette poudre et saupoudrez-en les matières, et mettez-en en assez grande abondance, pour les envelopper, en quelque sorte. Cette terre, tout en augmentant considérablement cet engrais, s'empare des gaz que produisent ces odeurs nauséabondes, et les font disparaître dans l'intérieur des maisons, et même, dans les chambres de malades, n'offrent aucun inconvénient. Il y a quelques années, est paru un petit ouvrage anglais qui traite cette question satisfaisante ? Ce travail traduit en français, serait d'un grand secours à nos cultivateurs, et même aux habitants des villes

Les habitants.—Maintenant, il faudrait être stupide, pour négliger cette source de richesse.

M. le Curé.—Sans doute, surtout si on veut se donner la peine de calculer les bénéfices considérables qu'on retirerait de cet emploi. Ecoutez bien : Voici ce que ce jeune agriculteur pratiqué, cité par feu M. Evans, pense de l'engrais humain : “ Les excréments des hommes, dit-il, sont plus riches en matières fertilisantes que ceux du cheval, de la vache, du porc ou du mouton. La nourriture de l'homme consistant en aliments plus riches que ceux que reçoivent les ani-

maux, il n'est pas besoin de beaucoup de sagacité pour reconnaître que leur fumier doit être supérieur à tout autre.

Voici maintenant ce que nous lisons dans la *Revue d'Economie Rurale*, publiée en France : " L'engrais humain est de qualité tout à fait supérieure..... Chaque homme, assure-t-on, fournit des matières fécales, en assez grande quantité, pour produire une mesure de blé double de celle qu'il consomme; c'est à dire, qu'il produit un engrais suffisant pour faire huit minots de blé, pendant qu'il n'en peut consommer, d'ordinaire, au dessus de quatre minots.

D'après ce simple calcul, le Bas-Canada, qui possède de une population d'environ un million et demi d'habitants, perd donc, chaque année, en négligeant l'engrais humain, une quantité de blé égale à six millions de minots. Comme il est facile de le comprendre, si cette perte se réalisait en bénéfices, il suffirait à lui seul, non-seulement à combler tous les déficits causés par les disettes, mais encore à alimenter un immense commerce d'exportation.

Les habitants.—Vraiment, il est difficile d'expliquer l'aveuglement des hommes; ils cherchent partout, la fortune avec avidité, et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ferment les yeux sur les trésors que le Créateur a mis à leur disposition.

M. le Curé.—Oui, voilà les hommes qui se croient assez de sagesse pour conduire le monde, et qui sont assez aveugles pour ne pas voir les pierres précieuses qu'ils perdent à leurs pieds.

Un professeur célèbre, nommé Way, après de do nombreuses expériences, prétend que la valeur des excréments humains est, en moyenne, d'un louis par tête, annuellement.

D'après ce calcul, encore, qui n'est certes pas exagéré, la Province de Québec perd donc, chaque année, en négligeant l'emploi de cet engrais, la petite somme de \$6,000,000. C'est une perte qui en vaut la peine, comme vous voyez.

Les habitants.—Hélas, comme nous serions riches, si nous étions sages!

M. le curé.—Oui, disons-le bien haut, et de manière à être entendus des plus sourds : comme nous serions riches, si nous étions sages et intelligents. Tenez, que tous les cultivateurs emploient scrupuleusement tous les engrais qui sont à leurs portes, qu'ils réclament des villes, en retour des provisions qu'ils leur donnent, les engrais que s'y accumulent tous les jours, et, je vous en donne ma parole la plus solennelle, notre pays ne connaîtra plus un seul pauvre.

Recettes utiles.

CRAMPES.

Appliquez sur la partie affectée une plaque de liège, de la grandeur de la main, et la crampe cesse instantanément.

Indigestion.—Lorsque vous sentez les symptômes d'une indigestion qui se fait sentir par des rapports bien connus prenez une forte pincée de sel de table, et après l'avoir fait fondre dans votre bouche avalez.

Hoquet.—Laissez tomber une ou deux gouttes de vinaigre sur la langue, en ayant soin de la tenir comme en forme de cuiller. On n'avale pas le vinaigre. Les remèdes les plus simples sont souvent les meilleurs : celui-ci est infailible et surtout d'un effet immédiat.

FEUILLETON DE LA GAZETTE DES FAMILLES CANADIENNES.

LA CLOCHE DU PERE TRINQUET.

[Suite.]

On l'aida donc à descendre ; on lui persuada facilement de se coucher : Tout se passa à la grande satisfaction du père Trinquet et de l'aubergiste qui lui donnait l'hospitalité.

Mais si la nuit, grâce à la vertu soporifique du vin, fut douce et tranquille, il n'en fut pas de même de la manitée qui suivit. Le lit de l'auberge s'était rendu coupable de trahison envers le père Trinquet ; car à peine arrivé et installé dans un compartiment du chemin de fer le malheureux sentit courir dans ses jambes, sur le ventre et le long des reins une foumilière d'animalcules qui prenaient leurs ébats tout en déjeunant de la peau et du sang du père Trinquet. Jusqu'à Torre del Greco, les mouvements du cheval l'avaient empêché de sentir leur présence. Mais le calme relatif du wagon mit toute l'horrible armée en campagne. Les morsures et les agaceries qu'il eut à subir étaient telles qu'il n'y put tenir longtemps et il résolut d'opposer la ruse à la violence, en faisant une battue générale.

— Qui me voit ici ? se disait-il à lui-même. Par une faveur spéciale de la Providence, je suis seul dans ce compartiment ; il y a au moins dix minutes d'ici à la station ; c'est bien

Aussitôt dit, aussitôt fait. Il ouvre la vitrine de la portière, s'ôte lestement le pantalon, le retourne, et le voilà l'agitant et le secouant avec force hors de la portière. Sort cruel ! le vêtement lui échappe des mains

Le père Trinquet en perd la tête. Dans le premier éblouissement il s'écrie :

— Arrêtez ! arrêtez ! — Mais qui l'entend, et qui pourrait le secourir ? — Le pantalon était déjà à un kilomètre, et il apparaissait au loin comme un point noir près du rail.

Le pauvre homme était dans une mortelle anxiété.

— Je suis un beau merle maintenant, se disait-il à lui-même. — Il se contemplait dans son nouveau costume, et, se croisant les bras sur la poitrine, il répétait :

— Je suis un beau merle ! Mais aussi, quelle idée de secouer dehors mon pantalon ? Que la peste étouffe

les wagons ! ils courent comme si le diable les emportait ; de sorte que tout malheur est sans remède.

Mais, ce n'est pas tout ; comment sortir d'ici à la première station . . . ? Et si quelque voyageur veut entrer dans ce compartiment, juste dans celui-ci ? Je ferai une belle figure ! On m'obligera certainement à descendre. Mais descendre dans cette accoutrement ?... on me prendra pour un fou !

Pendant qu'il raisonnait de la sorte, le sifflet strident de la locomotive annonce le voisinage de la station. Aussitôt le train se ralentit et s'arrête en gare. La casquette-livrée d'un employé passe rapidement devant le wagon et l'on entend ce mot :— Torre dell'Annunziata !

Ce cri le plus innocent du monde retentit à l'oreille du père Trinquet comme le rugissement d'une hyène. Pour comble de disgrâce, un des employés s'approche de son compartiment et fait signe à quelques voyageurs de monter là.

Le père Trinquet, en voyant cela, perd complètement la boussole. Son nez rougit comme un piment, ses cheveux se hérissent et passant tout son buste dans le vide de la portière, il s'écrie :

—On n'entre pas !

—Pardon, pardon, on entre, répond l'employé avec un peu d'humeur : et ce disant, il met la main à la poignée du loquet. Le père Trinquet, exaspéré, le repousse, en hurlant encore plus fort :

—On n'entre pas !

Deux gendarmes qui se promenaient sur le trottoir s'aperçurent de la scène, et soupçonnant quelque chose de grave, ils firent signe à l'employé de ne pas user de violence et même de ne pas insister. En même temps, l'un d'entr'eux tourne le train et vient à pas de loup mettre la tête à la portière opposée. En voyant cet homme en chemise, le brigadier vit immédiatement qu'il avait à faire à un fou introduit dans le wagon, on ne sait comment.

Que faire ? On prévient immédiatement le chef de

train, et aussitôt l'on expédie à Castellamare un télégramme ainsi conçu : " Fou furieux dans le convoi, compartiment 7. Avertir police; voiture pour porter à l'hôpital."

Le malheureux père Trinquet arriva ainsi à Castellamare précédé de cette charmante lettre de recommandation. Il résolut de changer de tactique, quoiqu'il fût convaincu que la première lui avait parfaitement réussi à Torre dell' Annunziata. Au lieu de se montrer à la portière, il se blottit dans un coin, jeta sa veste sur ses genoux, et attend pour donner signe de vie, que la foule se soit écoulée.

Mais il avait compté sans son hôte. A peine le train était-il entré en gare, que quatre gendarmes vinrent directement au compartiment 7, et se plantèrent en sentinelles des deux côtés des portières. Le père Trinquet, en apercevant la pointe des Tricornes, sentit battre son cœur, une sueur froide couvrit son corps, la respiration lui manquait. Que n'aurait-il pas donné pour être à mille lieues de Castellamare

CONDITIONS.

La *Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement qui n'est que D'UN ECU, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressés au rédacteur, à St. Jean Chrysostome.

Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix de l'abonnement.

On pourra déposer à Québec le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

À Montréal, le Révd. M. Picard, du séminaire de St. Sulpice.

M. J. Godin, professeur à l'école Normale de Jacques Cartier,

M. Pierre Picard, marchand d'ornements de l'église, sont chargés

d'enregistrer les nouveaux abonnés et de recevoir le prix de l'abonnement.

À Rimouski, M. l'abbé J. Gagné, du séminaire de cette localité, nous rendra les mêmes services.